

Les USA à court d'options, la nouvelle stratégie iranienne de tolérance zéro | Dr Arta Moeini

Alors que l'opération « Economic Furry » ou « Economic D-Day » vient à peine de naître, les États-Unis recourent une fois de plus à des frappes contre des civils afin de terroriser la nation iranienne. Mais Téhéran a déjà apporté ses réponses en frappant des bases américaines en Jordanie, dans une « poursuite à chaud » des déploiements de troupes américaines en fuite. Le Dr Arta Moeini, directeur général des opérations américaines à l'Institute for Peace and Diplomacy, évalue la guerre entre l'Iran et les États-Unis, les approches iraniennes concurrentes en matière de dissuasion et d'escalade, le détroit d'Ormuz et la résilience stratégique de l'Iran. Il présente également Reclaiming America First, une initiative qui examine une politique étrangère américaine réaliste et un ordre régional post-américain au Moyen-Orient. Liens : Arta Moeini : <https://peacediplomacy.org> Arta Moeini sur X : <https://x.com/ArtaMoeini> Bienvenue dans la forteresse Iran : <https://unherd.com/2026/08/welcome-to-fortress-iran/> Substack Neutrality Studies : <https://pascallottaz.substack.com> Produits dérivés : <https://neutralitystudies.com/shop> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Horodatages : 00:00:00 Introduction et mise à jour sur la guerre en Iran 00:01:14 La forteresse Iran et la stratégie américaine 00:05:53 Violations du protocole d'accord et blocus d'Ormuz 00:13:40 Les leviers de l'Iran et les options d'escalade 00:21:41 Approches stratégiques iraniennes concurrentes 00:28:17 Proportionnalité, dissuasion et initiative 00:37:53 L'Iran peut-il soutenir une longue guerre ? 00:45:44 Solitude stratégique et partenaires extérieurs 00:57:09 Reclaiming America First

#Pascal

Bon retour à tous sur Neutrality Studies. Ce soir, nous retrouvons Arta Moeni pour une nouvelle mise à jour. Il est directeur des opérations américaines de l'Institut pour la paix et la diplomatie. Arta, bon retour parmi nous.

#Arta Moeini

Merci, Pascal. C'est toujours un plaisir de vous retrouver et de discuter de tous ces développements complètement fous.

#Pascal

Oui, je veux dire, ce sont effectivement des développements incroyables, parce que les États-Unis et l'Iran sont de nouveau en guerre. Et vous êtes l'auteur d'un article récent que j'ai ici avec moi, intitulé : « Bienvenue dans la forteresse Iran : Mojtaba Khamenei construit un État durci et

confrontationnel ». Vous y prédisiez en fait un grand nombre de choses qui sont en train de se produire, au moment même où nous parlons. Pouvez-vous nous expliquer votre analyse de la guerre entre l'Iran et les États-Unis, ou entre les États-Unis et l'Iran, et nous dire où nous en sommes aujourd'hui, en ce deux septembre ?

#Arta Moeini

Oui, nous sommes officiellement entrés dans le septième mois de la guerre. Et cette guerre, j'en ai peur, ne semble pas près de ralentir. Les changements de dirigeants en Iran, dont traitait mon article dans UnHerd, ont été un signal fort envoyé aux États-Unis. C'était une manière de faire savoir à l'autre camp que nous prenons très au sérieux la protection de la souveraineté iranienne, et que nous ne céderons pas sur la question des menaces et de l'usage de la force. L'administration Trump semble avoir compris qu'un conflit intense est quelque chose qu'elle ne peut ni se permettre, ni poursuivre.

Et donc, il veut en quelque sorte revenir en arrière et rétablir le statu quo de janvier deux mille vingt-six, quand il n'y avait pas de frappes militaires, mais que l'Iran était sous pression sur les plans politique, financier et économique. C'était l'objectif du Jour J, du blocus naval, qui correspond en fait à la guerre hybride, ou guerre économique, menée par l'administration Trump contre l'Iran. Et l'Iran signalait déjà qu'il ne pouvait pas accepter cela. Qu'il ne pouvait pas laisser cette situation se poursuivre. Il faisait aussi savoir à l'administration Trump qu'il ferait payer la présidence de Donald Trump si Donald Trump ne revenait pas au protocole d'accord. Évidemment, à Washington, personne n'a pris tout cela au sérieux.

Et on semble être de retour dans cette escalade du tac au tac. Mais du point de vue iranien, il est très clair que ce que faisaient les États-Unis, c'était à la fois une forme de pression financière, si l'on peut dire, et aussi la tentative d'ouvrir cet autre corridor au sud, via Oman. Il était censé remettre en cause le contrôle iranien sur le détroit d'Ormuz. Ils ont effectivement fait passer quelques navires par ce corridor. Et ils ont frappé des systèmes radar iraniens dans le sud. En désactivant leurs transpondeurs, ils ont pu faire transiter quelques millions de barils par cette route. La question, du côté iranien, était de savoir si c'était quelque chose qu'ils pouvaient négocier avec les États-Unis.

C'était, en substance, la position de Volubov : une position plus modérée, pragmatique et conservatrice, selon laquelle les États-Unis ne comprennent que le langage de la force. Et quand Donald Trump a déclaré : « Nous avons désormais éliminé toutes les mines », ce qui, du point de vue iranien, est faux, il est devenu clair que l'Iran ne pouvait plus rester sans réagir et laisser Donald Trump imposer son récit, stabiliser en quelque sorte l'économie mondiale à coups de formules toutes faites. Au bout du compte, le levier de l'Iran est économique. Il tient l'économie mondiale à la gorge grâce au point de passage stratégique qu'est le détroit d'Ormuz, par lequel transite vingt pour cent du pétrole mondial. Alors, il ne va pas laisser passer ça.

Et je pense qu'il est très clair qu'on va assister à une escalade bien plus large. Parce que l'Iran ne peut tout simplement pas, vous savez, laisser Donald Trump obtenir ce qu'il veut. C'est-à-dire un conflit de faible intensité, où il s'agit simplement de faire passer par le détroit d'Ormuz des navires américains, ou alignés sur les États-Unis, qu'ils soient saoudiens, émiratis ou autres, tout en punissant l'Iran par ce qu'ils appellent des frappes défensives dans le sud, et en étranglant financièrement l'économie iranienne au moyen du blocus naval. Donc, la combinaison de tout cela, avec ce qui se passe entre Israël et le Liban, est considérée comme une violation totale et flagrante du protocole d'accord que Trump a lui-même signé. Et il devient donc très difficile, même pour les éléments les plus diplomatiques en Iran, les Araqchi, les Qalibaf, d'affirmer qu'il faudrait simplement revenir à la table et, vous savez, conclure un quelconque accord de paix avec les États-Unis, alors que l'Amérique agit ici, de fait, comme une puissance belligérante.

#Pascal

Oui, mais enfin, n'est-ce pas le problème depuis le début ? Les États-Unis ne cessent de faire semblant que la diplomatie est en cours, alors qu'en réalité, ils finissent par attaquer l'Iran, le détruire et le poignarder dans le dos. Et même maintenant, toute cette idée de frappes défensives, ce sont au fond des frappes offensives, non ? C'est attaquer l'Iran sous prétexte qu'on cherche seulement à empêcher des attaques qui n'ont pas encore eu lieu. C'est user l'Iran, petit à petit, parce que les États-Unis, une fois de plus, prennent apparemment la retenue iranienne pour de la faiblesse. Et l'on demande sans cesse à l'Iran de taper du poing sur la table, ce qu'il essaie de faire. Mais là encore, chaque fois que l'Iran riposte, les États-Unis présentent cela comme de l'agression iranienne. Enfin, pas forcément qu'ils l'interprètent ainsi, mais c'est au moins ce qu'ils mettent en avant. Oui. À votre avis, comment l'Iran va-t-il réagir à tout ça, maintenant ?

#Arta Moeini

Oui, l'usure, c'est absolument le terme clé, à cent pour cent. Encore une fois, la stratégie américaine, les objectifs initiaux de cette guerre, ont manifestement échoué. Les frappes de décapitation n'ont pas produit les résultats escomptés. Comme je l'avais écrit dans un autre article, dont je crois que nous avons parlé plus tôt, cela a renforcé le système politique iranien. Cela a rassemblé tout le monde. Cela a créé un consensus sur la défense. Et c'était une crise existentielle. La question, maintenant, c'est de savoir si ce moment existentiel a disparu. Et je pense qu'il est très clair, pour quiconque observe l'Iran, que ce n'est pas le cas. Vous savez, le pays connaît des difficultés économiques encore plus graves qu'auparavant. Il est sous blocus. Et la partie avec laquelle vous essayez de négocier revient sur presque toutes les promesses qu'elle vous fait, n'est-ce pas ?

Donc, il y a un cessez-le-feu après la guerre de douze jours. Ensuite, Trump le viole en menant des frappes de décapitation à grande échelle contre le gouvernement iranien et le système politique iranien. Puis se pose la question, vous savez, d'une trêve en avril. Cette trêve est violée immédiatement après les pourparlers d'Islamabad. Ensuite, il y a le protocole d'accord lui-même,

que Donald Trump signe lors d'une cérémonie en Europe, je crois à Versailles, de tous les endroits possibles. Et lui aussi est immédiatement violé. Les termes du protocole d'accord sont violés dans les quarante-huit heures, quand l'équipe de Rubio part négocier avec les Libanais, avec le gouvernement panlibanais, en fait, qui travaille avec les États-Unis et l'Arabie saoudite.

Et, en gros, évincer les positions du Hezbollah. Et cela est immédiatement interprété comme une violation, tout comme ce tracé du corridor sud. Encore une fois, si vous regardez le protocole d'accord, c'est très clair au paragraphe cinq. Il y est dit que c'est l'Iran qui décidera. En gros, il y avait une période de soixante jours. Et durant cette période, l'Iran travaillera aussi avec les autres États, ainsi qu'avec l'État d'Oman, qui est partie prenante, afin de créer un nouveau mécanisme. Et il n'est pas dit qu'il n'y aura aucun type de redevance. Il n'est pas dit que l'Amérique créera son propre mécanisme, sa propre version, en quelque sorte, soit d'un système de péage, soit d'un système de sécurité. Donc, dans ce paragraphe, il n'est absolument pas fait mention des États-Unis. C'est intentionnel. Ce n'est pas sujet à interprétation.

Cela dit ce que cela fait, pour une raison. Les négociateurs ont passé des heures à choisir la terminologie. Et cette terminologie visait précisément à empêcher le retour de ce type d'escalade. Encore une fois, l'Iran avait, en substance, accepté d'ouvrir le détroit d'Ormuz aux navires commerciaux, et il s'était engagé à le faire. Ce sont les ingérences américaines via le corridor sud, ainsi que d'autres manœuvres, qui ont ensuite contraint l'Iran à tenter de refermer le détroit d'Ormuz. Et n'oublions pas que le blocus naval, à lui seul, constitue une violation du protocole d'accord. Aujourd'hui, l'Iran est donc très clair : compte tenu de ses moyens de pression et de ses options limitées, il ne peut pas accepter davantage de compromis, disons, avec les États-Unis.

Qu'il doit faire jouer son levier sur le détroit d'Ormuz, et que l'autre camp ne comprend que la puissance et la force. Et donc, le changement que nous avons vu avec Rezaei, le nouveau porte-parole et président du Conseil suprême de sécurité nationale iranien, visait à montrer que les réalistes en Iran — ceux que j'appelle les partisans de « la sécurité d'abord » — estiment que cela ne peut se résoudre que par une solution militaire. Selon eux, la résistance militaire face aux forces américaines est le seul moyen de faire reculer les États-Unis, parce que Donald Trump et Pete Hegseth ne comprennent aucun autre langage que celui de la force. Cela voudrait donc dire que l'Iran frapperait préventivement des bases américaines, les pétroliers qui sont envoyés, et qu'il intensifierait aussi le conflit à l'échelle régionale, sur plusieurs fronts.

#Pascal

Oui, mais le tableau est en fait assez sombre. Cela dit, je pense qu'il est juste. Si j'étais l'Iran, et que je me souvenais avoir négocié pendant de très, très nombreuses années le JCPOA, signé en grande pompe en deux mille seize, puis saboté sans cérémonie en deux mille dix-huit, avant que les États-Unis ne s'en retirent en deux mille dix-neuf ou deux mille vingt... Et puis toute l'escalade, toute la dégradation sous le premier mandat de Trump, puis sous Biden, puis sous le second mandat de Trump. Et les violations constantes, constantes, de toutes sortes d'accords ou d'ententes qui avaient

été établis... quelle autre conclusion pourrait-on tirer ? Mais le problème de l'Iran, bien sûr, c'est que son levier économique lié au détroit d'Ormuz ne nuit pas seulement aux États-Unis. Il nuit aussi à ses alliés, comme la Chine. La Chine a intérêt à entretenir de bonnes relations, de vraies bonnes relations, non seulement avec l'Iran, mais aussi avec les États du Golfe.

Et la fermeture complète du détroit d'Ormuz, c'est aussi, en quelque sorte, un problème pour l'Iran. Mais les États-Unis le savent et ils jouent là-dessus. En plus, ils nous ont indiqué comment ils comptent s'en sortir : en volant tout le pétrole lourd du Venezuela, le pétrole lourd que possède le Venezuela et dont les États-Unis manquent. Il faudra encore deux ou trois ans avant qu'ils puissent raffiner tout ce pétrole, oui, c'est certain. Mais c'est un peu la carte Joker des États-Unis pour sortir de prison, de la prison d'Ormuz. Alors, selon vous, comment l'Iran essaie-t-il aujourd'hui, ou essaiera-t-il, d'accroître son levier de pression pendant cette période, tant que les États-Unis ne sont pas capables de raffiner tout ce pétrole brut lourd ?

#Arta Moeini

Oui, alors tout d'abord, je pense qu'il faut comprendre que l'Amérique est indépendante sur le plan énergétique. Ce n'est pas que les approvisionnements américains soient... Les États-Unis n'ont pas de problème d'approvisionnement. En revanche, ce qui se passe dans le détroit d'Ormuz, où transite vingt pour cent du pétrole, affecte les prix, même si l'Amérique ne connaît pas de pénurie. L'Amérique peut donc être indépendante sur le plan énergétique, mais son intervention dans le golfe Persique, et son intervention contre l'Iran, ont déstabilisé l'économie mondiale. Et vous avez tout à fait raison : la Chine est un État conservateur qui veut, pour l'essentiel, éviter de trop perturber le commerce international. Cependant, la résistance iranienne — et c'est la nature même d'une guerre existentielle — ne va pas, dans ce cas, se conformer aux préoccupations américaines ou chinoises.

Il cherchera à s'adapter d'une certaine manière, ou à travailler avec la Chine pour atténuer le choc. Mais, en réalité, la stratégie de l'Iran va aussi à l'encontre de celle de la Chine. Car la stratégie iranienne consiste à faire augmenter le coût pour l'économie mondiale, et à faire exploser l'économie mondiale, dans l'espoir que l'Amérique recule. Mais la Chine est aussi un partenaire majeur de l'économie mondiale. C'est donc un élément qu'il faut comprendre. Encore une fois, les pays ont des priorités différentes, parfois contradictoires. La Chine aide donc aussi l'Iran à mener cette guerre, même si la stratégie de l'Iran peut entrer en conflit avec la trajectoire générale que la Chine envisage pour son ascension. Du point de vue iranien, vous avez quelques options. Soit vous essayez simplement de dire, vous savez, en gros, que vous abandonnez. Vous allez à la table des négociations et vous acceptez tout ce que les États-Unis vous disent.

Personne, en Iran, ne peut faire ça. Politiquement, ce n'est pas tenable. Donc beaucoup de gens qui parlent de diplomatie le font dans ces termes-là, et ça ne passera pas. Ensuite, il y a la faction Qalibaf. Eux, en gros, ils sont prêts à revenir à une posture militaire. Mais ils voient l'option militaire comme une riposte. Donc, dès que l'Amérique — en fait, Donald Trump — annonce que le golfe Persique est désormais sûr et qu'il n'y a plus de mines, devinez quoi ? L'Iran attaque alors deux

pétroliers, avec des mines déployées immédiatement, juste pour montrer qu'en réalité, vous racontez n'importe quoi, que c'est un mensonge. D'accord, et ensuite ? Les États-Unis commencent à attaquer des îles iraniennes dans le sud.

Et donc, la réponse de l'Iran, c'est l'escalade. Ils attaquent en retour des bases américaines en Jordanie, au Koweït et aux Émirats arabes unis. Ce qu'on voit, en réalité, c'est que l'Iran a prévenu tous les pays autour du golfe Persique : ils ne vont pas simplement rester là à encaisser. Et si vous n'arrêtez pas les États-Unis, nous viendrons vous chercher. Donc, cette logique de frappes de représailles, puis peut-être que Donald Trump recule, avant qu'il y ait une nouvelle série de négociations, c'était en quelque sorte le modèle Qalibaf. Et je pense que, là-bas, certains estiment peut-être que leur moyen de pression, ce sont les élections de mi-mandat américaines. Ils sont très inquiets, ou très préoccupés, ou en tout cas très focalisés sur ce à quoi ressembleront ces élections aux États-Unis. L'idée serait de faire payer un prix de cette manière, et de parvenir à faire arrêter la guerre.

Mais il y a aussi la faction qui fait passer la sécurité avant tout, la faction Rezaei, la faction Rahim Safavi. Et je pense — je le disais dans l'article — que Mojtaba Khamenei est bel et bien vivant, d'après ce que j'entends, malgré toute la propagande. Je ne sais pas pourquoi nous voulons faire semblant que notre adversaire n'est pas aussi fort qu'il l'est réellement. Si nous sommes les États-Unis, il faut pouvoir y réfléchir sérieusement. Donc, encore une fois, cette faction proche de Khamenei et de Rezaei considère qu'au final, l'Amérique a prouvé, encore et encore, qu'elle n'était pas un bon partenaire pour les négociations, pour la paix, ni pour n'importe quel cadre diplomatique. Par conséquent, cela doit changer. Nous devons provoquer un changement dans la psychologie américaine, dans la perception de la faiblesse iranienne.

C'est la question fondamentale. Et nous devons régler ça en adoptant réellement une posture offensive, de manière agressive et imprévisible. Cela signifie que l'Iran ne devrait pas attendre que les États-Unis fixent les conditions de l'affrontement, qu'ils en définissent le cadre. L'Iran devrait, et il a déjà le prétexte pour le faire, commencer à attaquer les États-Unis et revenir à une guerre totale avec eux. Et c'est une meilleure situation que cet entre-deux, entre guerre et paix. Pour l'Iran, c'est le pire des deux mondes. L'Iran veut la paix et veut la dissuasion. Mais s'il ne peut pas les obtenir, alors il aura la guerre. Alors, qu'est-ce que cela signifie pour les États-Unis ? Je pense que l'Amérique veut en réalité faire traîner ça jusqu'aux élections de mi-mandat.

Vous savez, les Républicains veulent s'assurer de ne pas payer un prix trop élevé lors des élections de mi-mandat, puis de revenir à un nouveau conflit, de la fin de l'automne jusqu'à l'hiver. C'est quelque chose que l'Iran ne peut tout simplement pas se permettre de laisser faire. Du point de vue iranien, la guerre doit donc s'intensifier. Et elle ne doit pas être proportionnée et menée en représailles, mais proactive et disproportionnée. En substance, ce groupe affirme que l'Iran devrait s'inspirer d'Israël. La stratégie militaire israélienne, c'est la théorie du fou, n'est-ce pas ? Elle part dans

tous les sens, paraît parfois même irrationnelle, mais elle reste imprévisible. Et, selon eux, le modèle iranien devrait être le même. Ils affirment que l'Iran ne devrait pas se préoccuper des élections américaines.

Elle ne devrait pas se préoccuper de l'économie mondiale. Si ces choses arrivent, tant mieux. Mais, sur le plan militaire, l'Iran a l'avantage. Les États-Unis sont sous pression en matière de munitions et de stocks. C'est le moment de pousser cet avantage. On ne recule pas pour attendre que l'Amérique reconstitue ses stocks et revienne ensuite, à ses propres conditions. Voilà donc, en fait, les deux factions. Mais ma prévision, c'est que l'excès de confiance de Donald Trump recrée et renforce ce consensus, parce qu'il s'agit d'une crise existentielle. C'est pour cela que, juste après les déclarations de Bessent sur le Jour J et les mines, on a vu le système iranien, en tant que système, commencer à attaquer les États-Unis.

#Pascal

Mais je me demandais justement ce qu'il en est de ce factionnalisme au sein de l'Iran. Parce que l'Iran, de mon point de vue, a eu une attitude assez réactive. Cela dit, il y a quand même une forme de méthode dans cette réaction, n'est-ce pas ? Mon interprétation, c'est que l'Iran a essayé de rétablir une forme de réciprocité. En gros : vous attaquez l'un de nos intérêts, nous attaquons l'un des vôtres, de valeur équivalente. Vous pourriez nous attaquer avec des armes nucléaires. Nous savons où se trouvent vos centrales nucléaires. Nous pourrions faire exploser Dimona. Nous ne voulons pas le faire, mais nous le pourrions. Nous pourrions détruire toutes les usines de dessalement. Nous ne voulons pas le faire, mais nous le pourrions. Et, d'une certaine manière, cela a marché, parce que les États-Unis et Israël ont cessé d'attaquer les usines de dessalement.

Ils ont cessé les attaques contre ces infrastructures hautement stratégiques, parce qu'ils savent que l'Iran ripostera à hauteur équivalente. Mais nous en sommes maintenant au point où les États-Unis s'engagent à nouveau, petit à petit, dans une attaque contre l'Iran. Et ils placent l'Iran dans une situation où il doit, en quelque sorte, riposter à hauteur équivalente pour rester fidèle à sa stratégie. Mais cela le met en position défensive, parce que cela donne toujours aux États-Unis la possibilité de frapper les premiers. Selon vous, où est-ce que cela nous mène, maintenant ? Car la conclusion logique, c'est que les États-Unis conservent la maîtrise de l'escalade.

#Arta Moeini

Donc, encore une fois, je pense que, du point de vue iranien, il y a une fenêtre d'opportunité. Et il faut imposer son avantage dans cette fenêtre. L'Iran peut soutenir un conflit de haute intensité pendant au moins un an. Donc, plus vous attendez, plus vous laissez l'Amérique se rétablir, plus vous abandonnez en réalité votre levier face aux États-Unis. La question, c'est de savoir si cette doctrine de proportionnalité... Sous Khamenei, si vous vous souvenez, sous l'aîné des Khamenei, nous avons la patience stratégique avec l'Iran. En un sens, la posture iranienne était : « Nous allons simplement attendre, nous n'allons pas faire de vagues, et nous finirons par trouver une issue à

cette situation. » Évidemment, cela n'a pas marché. L'Iran n'est donc plus patient, mais il reste proportionné, comme vous l'avez dit. C'est l'approche de Qalibaf.

C'est le camp modéré, vous voyez : la faction conservatrice utilitariste, pragmatique. Au fond, ils craignent que, s'ils réagissent de manière disproportionnée, l'autre camp fasse de même. Et l'économie iranienne, comme la population, se retrouveraient alors sous une pression encore plus forte. Mais l'autre camp — c'est ce que je veux dire — vient, au moins en matière de politique étrangère, d'une tendance plus réaliste. En un sens, ils regardent la situation et se disent : nous avons un problème de dissuasion. Et nous n'avons pas l'arme nucléaire, à cause de la patience stratégique et de l'ancien ordre. Nous n'avons donc pas la dissuasion ultime. Alors, comment rétablir la dissuasion à court terme, indépendamment de la question de savoir si nous choisissons ou non l'option nucléaire, et la dissuasion nucléaire, à moyen ou à long terme ?

Alors, à court terme, comment rétablir la dissuasion ? Il faut montrer que vous maîtrisez l'escalade, en frappant aussi fort que possible. Parce que l'autre camp aime les flambées d'activité brèves. Ne lui donnez pas ça. Là encore, l'argument est que, pendant la guerre de quarante jours, après la première ou les deux premières semaines, on a vu l'avantage iranien vraiment s'affirmer. Et, vous savez, l'argument serait ici : ne laissons pas les États-Unis revenir, mener une opération ponctuelle et spectaculaire, puis repartir. C'est exactement la situation, ou le scénario, qu'il faut éviter. Il faut pouvoir prolonger cela et revenir à une posture de guerre. Parce que, sur la durée, dans un véritable conflit, vous avez davantage la volonté de combattre et les ressources pour le faire.

Eh bien, compte tenu du protocole d'accord, et du temps écoulé depuis juin jusqu'à aujourd'hui, ce groupe n'est pas resté là à manger des pistaches. Ils ont réfléchi à ce scénario ultime d'escalade. Cela signifie qu'ils ont travaillé à intégrer de nouvelles technologies à de nouveaux types de défenses, afin que, si et quand la guerre redevenait une confrontation totale et à grande échelle, ils disposent de nouveaux moyens pour surprendre les États-Unis. Donc, encore une fois, je ne vois pas comment... Vous savez, je pense que l'avantage est du côté de l'Iran. Et le seul pays qui puisse réellement, vous savez, lui retirer cet avantage, c'est l'Iran lui-même. S'il tergiverse ou s'il agit avec trop de prudence, l'Iran pourrait en fait gaspiller tout ce levier.

#Pascal

Je veux dire, c'est le point que j'ai le plus de mal à comprendre. Et peut-être qu'on devrait poser la question à quelqu'un qui connaît aussi la planification stratégique iranienne, parce que, bien sûr, ni vous ni moi ne la connaissons. C'est juste... ça me laisse perplexe qu'après sept mois de guerre cette année — sans même compter ce qui s'est passé l'année précédente et celle d'avant —, après sept mois donc, l'Iran ne frappe toujours pas le premier. L'Iran pourrait simplement lancer une salve massive de missiles contre la Jordanie, mais il ne le fait pas. Il est attaqué. Il subit des pertes, des victimes civiles lors d'un mariage. Il lance une salve de représailles contre la Jordanie, et c'est tout. Il s'arrête là. À ce stade, les États-Unis peuvent presque compter sur le fait que l'Iran va simplement, vous savez, riposter de manière proportionnée, puis s'arrêter et retourner dans l'attente. Au début,

ça me semblait très logique. Mais aujourd'hui, je me demande quelle est la réflexion stratégique derrière tout ça.

#Arta Moeini

Oui, donc, mon interprétation, comme je l'ai dit dans l'article, c'est que, là encore, l'Iran n'est pas... il n'y a pas de divisions entre factions en Iran. Je pense qu'il y a davantage de divisions aux États-Unis qu'en Iran sur cette question. Enfin, quatre-vingts pour cent des Américains ne veulent pas de cette guerre. L'administration américaine, l'administration Trump elle-même, était très divisée sur cette guerre. Beaucoup de gens ont mis en garde l'administration Trump, ou Donald Trump lui-même, contre cette guerre. Et l'armée américaine a soulevé de sérieuses objections à cette guerre, comme l'ont montré de récentes informations. Donc, il y a plus de divisions sur cette guerre en Amérique qu'en Iran. Le problème de l'Iran, c'est que tout le monde comprend qu'il s'agit d'une guerre existentielle et qu'il faut la combattre. Il n'y a donc pas de divisions sur ce point.

Et tout le monde comprend qu'il faut rétablir la dissuasion iranienne. Là-dessus non plus, il n'y a pas de division. La question, c'est de savoir comment. Et c'est une question stratégique ou tactique. C'est pour ça qu'il y a cette sorte de... La culture stratégique iranienne, surtout sous la République islamique, est fondamentalement, je dirais, assez prudente. Elle se prépare à cette guerre depuis quarante-sept ans, mais elle reste très prudente. Vous avez donc la faction proche aussi de l'aîné des Khamenei, comme Qalibaf, ainsi que le chef du bureau du Guide suprême sous Khamenei. Ils sont également proches de l'establishment religieux. Ils sont simplement plus conservateurs dans leur manière de penser. C'est juste que leur psychologie est plus conservatrice.

Ce sont eux qui, vous savez, mettaient en garde contre une confrontation militaire avec l'Amérique. Mais une fois qu'elle a eu lieu, c'est comme s'ils avaient été libérés. Les chaînes ont sauté, d'une certaine manière. Parce qu'ils ont vu que l'Amérique... Ce sont eux, en Iran, qui ont été surpris de voir à quel point l'Amérique est en réalité faible quand il s'agit de mener, de trouver ou d'atteindre ses objectifs militaires. Mais cette faction reste, au fond, l'État profond iranien. Donc cela prend du temps... De la même manière que je vous disais que l'Iran doit, du point de vue iranien, changer la perception américaine de la faiblesse iranienne, l'État profond iranien doit changer sa propre vision de la manière dont il peut mener cette guerre.

Le système iranien est très attaché à cette vision du droit international. Je veux dire, ça peut vous surprendre, mais ce sont de vraies contraintes dans la manière dont ces gens pensent. Donc, si Qalibaf et d'autres soutiennent aujourd'hui que l'Iran peut reprendre l'escalade, voire riposter, c'est en partie parce qu'ils avancent désormais des justifications juridiques. Selon eux, l'Amérique aurait détourné le protocole d'accord. Mais de l'autre côté, il y a la tendance plus militaire. Celle qui a été réellement responsable de l'essentiel des combats pendant la guerre Iran-Irak, dans les années quatre-vingt. Eux ont une approche qui privilégie d'abord le militaire. Ils ne se soucient pas des subtilités. Ils ne se soucient ni des cadres du droit international, ni des récits qui les accompagnent.

Ils disent que l'Amérique est, de toute évidence, malveillante de leur point de vue. Qu'elle ne comprend aucun autre langage que celui de la force. Et que, par conséquent, il faut répondre à la force par la force. Selon eux, l'Iran doit réagir de manière totalement disproportionnée. Donc, ils seraient d'accord avec vous. Et aujourd'hui, grâce aux frappes de Donald Trump, ils détiennent le sommet du pouvoir en Iran. Mais ils ont continué à attendre leur heure, faisant preuve d'une certaine patience tactique. L'objectif était de montrer à l'autre camp, de lui révéler, qu'il était trop idéaliste au sujet de l'Amérique et de la possibilité d'un nouveau départ. Encore une fois, du point de vue de Qalibaf, il a davantage une mentalité d'homme d'affaires.

C'est ce que Trump prétend être. Parce que lui, il se dit : pourquoi sommes-nous en conflit avec l'Amérique ? Pourquoi l'Amérique veut-elle se battre contre nous ? Ils voulaient changer notre régime. Ils n'y sont pas arrivés. Alors, concluons simplement un accord et repartons sur de nouvelles bases. On peut même avoir des relations commerciales avec les États-Unis. Au fond, ils ne nous intéressent plus vraiment. Et la guerre est en fait une bonne chose, parce qu'elle a montré à l'Amérique que nous sommes forts, qu'ils devraient partir, que leurs bases devraient être fermées, et que le détroit d'Ormuz est à nous. Pourquoi l'autre camp ne comprend-il pas ça ? Eh bien, parce que l'autre camp est idéologique. Donc, une approche entièrement réaliste ne fonctionne pas quand Donald Trump est au pouvoir, qu'il ne sait rien et qu'il n'est même pas capable de situer l'Iran sur une carte.

Il a confondu l'Iran avec l'Afghanistan et les talibans, si vous vous en souvenez. Je veux dire, ce ne sont pas de simples lapsus. Cela révèle, chez Donald Trump, une erreur fondamentale d'appréciation de l'ennemi auquel il fait face. Il ne sait pas contre qui il se bat. Et c'est pour ça qu'il est toujours déconcerté quand l'Iran fait preuve de force. Il a très largement sous-estimé la puissance iranienne et sa résilience structurelle. Il pensait qu'ils étaient comme les talibans, ou même le Hezbollah. Et l'autre problème que nous avons... C'est qu'il y a de bonnes personnes en Amérique. Il y a des experts en Amérique. Nous avons tous averti l'équipe de Donald Trump, à l'approche de la guerre, que ce serait un désastre, sur le plan politique comme géopolitique.

Et pourtant, Donald Trump a décidé d'être lui-même son responsable de la sécurité nationale, son propre conseiller à la sécurité nationale, son propre chef militaire. Il n'écoute personne, à part lui-même ou ceux qui sont d'accord avec lui. Voilà donc le niveau de dégradation du système américain. Vous avez maintenant un système américain entièrement dirigé par un seul égomaniaque. Et de l'autre côté, vous avez un système iranien totalement structuré, systématique. Et avec plusieurs, vous savez... cela se reflétait aussi dans la défense en mosaïque. Mais on le retrouve également dans la structure du modèle de gouvernance politique iranien : plusieurs cercles, des cercles concentriques. Et ces cercles concentriques sont redondants.

Cela rend la prise de décision difficile, mais cela vous donne aussi de la résilience. Cela veut simplement dire que l'Iran est l'un des États-nations les plus bureaucratisés au monde. Donc, toute prise de décision est profondément, profondément... vous savez, il est difficile pour ce système de se mettre en mouvement. Mais une fois qu'il le fait, la décision fait généralement l'objet d'un consensus assez large. Mon argument, c'est que la nature existentielle de la menace ultime que représente

cette guerre, non seulement pour la République islamique, mais aussi pour l'Iran en tant qu'État, l'Iran en tant que culture, l'Iran en tant que civilisation — ce que, là encore, Donald Trump a lui-même évoqué à plusieurs reprises. Encore une fois, nul besoin d'élaborer des théories du complot, car la seule qualité rédemptrice de Donald Trump, si je puis dire, c'est qu'il dit tout à voix haute.

Les Israéliens lui disent peut-être certaines choses en catimini, mais lui, il les dit ouvertement. En réalité, cette guerre vise à faire en sorte que l'Iran ne puisse jamais devenir un pays fort. Elle vise à faire en sorte que l'Iran, s'il veut avoir une économie, doive être un pion ou un vassal des États-Unis et de l'ordre économique néolibéral. Et à ce qu'il ne puisse jamais constituer une véritable force de dissuasion face à l'État d'Israël. Donald Trump a, de fait, adopté le langage de Netanyahu et d'Israël, celui de la « tonte de la pelouse ». C'est un langage israélien qui s'est infiltré dans la pensée américaine, ou dans l'élaboration de la politique américaine. Mais ce n'est pas une position américaine, ni même une stratégie « l'Amérique d'abord ».

#Pascal

Non, pas du tout. Mais c'est ainsi que les États-Unis semblent essayer de casser la noix iranienne, n'est-ce pas ? C'est une noix très résistante. Mais l'idée semble être de frapper encore et encore, un peu comme une méga-Syrie. Vous savez, la Syrie, ça a pris dix ans, quatorze ans au moins, jusqu'en deux mille vingt-quatre, n'est-ce pas ? On pourrait remonter plus loin. Mais, au final, ça a fini par céder. Et le danger, bien sûr, pour l'Iran, c'est que s'il laisse le *modus vivendi* actuel — cette forme de belligérance, avec de longues pauses et ainsi de suite — se prolonger très longtemps, c'est dans ce scénario-là qu'il finira lui aussi par tomber. Parce que les États-Unis n'ont vraiment besoin que d'un seul bon coup, qui réussit, à un moment de changement de régime, ou dans une circonstance imprévue. Parce que, soudainement... enfin, personne — peut-être pas absolument personne — mais moi, je n'avais jamais imaginé qu'un al-Sharaa arriverait et irait d'Alep jusqu'à Damas. Et qu'il puisse se produire quelque chose de ce genre, à un moment donné, en Iran.

Je pense que c'est probablement ce qui trotte dans la tête de beaucoup de gens à Washington, qui se disent que, tant qu'on maintient la pression, à un moment donné, l'Iran finira par craquer. Mais, d'un autre côté, l'Iran a aussi réussi à neutraliser les États-Unis dans son voisinage immédiat. Je veux dire, beaucoup de bases aériennes sont inutilisables. Et c'est vrai que les États du Golfe se trouvent aujourd'hui dans une situation très différente, et qu'ils communiquent sans doute aussi autrement avec les États-Unis sur la manière dont ils souhaitent que l'engagement avec l'Iran se déroule. Mais pensez-vous que l'Iran puisse soutenir une guerre longue, qui s'étire dans le temps ? Parce que certaines de mes sources, dont Mohammad Marandi, disent : « Écoutez, nous avons combattu l'Irak pendant huit ans. Nous sommes habitués aux guerres longues. Cette guerre est pensée pour durer. Nous sommes prêts à une guerre longue. » Pensez-vous que ce soit vraiment le cas ?

#Arta Moeini

Alors, permettez-moi de clarifier deux ou trois choses. Encore une fois, je pense qu'à la suite de cette guerre, le système américain comme le système iranien... et, plus largement, tout l'ordre mondial, se trouvent à un tournant. Nous vivons un moment décisif. Et la guerre contre l'Iran est aussi importante que l'a été mille neuf cent quatre-vingt-neuf. Ce changement, dans ce que l'Amérique peut faire et dans ce à quoi les autres peuvent résister, modifie aussi les priorités politiques. Nous arrivons donc à un tournant dans la manière dont l'Amérique devrait aborder le Moyen-Orient et l'Iran. Et cette question va bientôt se poser à nous. Mais du point de vue iranien, ce tournant, ils l'ont très directement sous les yeux aujourd'hui.

Ils doivent donc décider dans quelle direction ils veulent aller. Cela dit, l'Iran n'est pas la Syrie. L'Iran n'est pas... Et c'est là-dessus que j'ai beaucoup insisté, disons, et jusqu'ici, les faits m'ont donné raison : l'Iran est un État total moderne. Mettez l'idéologie de côté. Un État total moderne, c'est comme la Chine, comme l'Amérique, comme la Russie, comme l'Iran. Ce type d'État ne dépend pas d'un seul système, d'une seule hiérarchie ni d'un seul dirigeant. Le problème syrien, par exemple, c'est qu'il y avait Bachar el-Assad, qui ne voulait pas se battre, qui s'en fichait, et tout le système reposait sur lui. Donc, à partir du moment où lui ne s'en souciait plus, tout s'est effondré.

En Iran, si Mojtaba Khamenei montait demain dans un avion, venait à Washington, discutait avec Donald Trump et lui disait : « Je veux simplement que l'Iran devienne, je ne sais pas, une sorte de colonie des États-Unis », ça ne marcherait pas. Je veux dire, l'Iran ne fait pas ce que Mojtaba Khamenei veut qu'il fasse. Parce qu'un État total moderne a ses propres instincts de survie. Je sais que cela peut paraître abstrait, mais c'est ainsi que fonctionnent les dynamiques systémiques. Les différents éléments de ce système feront donc tout ce qu'ils peuvent pour garantir la survie de l'État iranien, et pour qu'il survive en conservant sa capacité d'action et sa force. Donc, quiconque cherche à s'en éloigner, quiconque tente de céder la souveraineté iranienne, sera écarté.

Et ce n'est pas une question de République islamique. Ce que je veux dire, c'est que ça ne concerne pas la nature idéologique du régime. Demain, l'Iran aurait bien plus de chances de devenir une démocratie libérale ouverte que de devenir un vassal des États-Unis. L'Iran continuera d'être, pour reprendre votre analogie, une sorte de noix que des acteurs extérieurs ne parviendront pas à casser, parce que c'est un État civilisationnel. Et donc, encore une fois, tous ces changements à l'extérieur de l'Iran, ainsi que la situation à l'intérieur du pays, arrivent aujourd'hui à un point critique. L'Iran peut donc tout à fait considérer qu'il s'agit d'une guerre de longue durée. Mais ce qui n'est pas compris, c'est que huit années de guerre totale réelle, c'est différent de cette guerre faite de représailles réciproques, de hauts et de bas, comme des montagnes russes.

Une guerre d'usure... C'est une guerre d'usure dans laquelle l'Iran est engagé. Chaque fois qu'aucun missile ne vole, chaque fois qu'un navire quitte le golfe Persique, l'avantage, dans cette guerre d'usure, va aux États-Unis. Chaque fois que les missiles recommencent à voler, l'avantage va à l'Iran, face aux États-Unis et à leurs partenaires dans la région. La question est donc la suivante : que vont décider de faire la culture stratégique iranienne, l'appareil de politique étrangère et l'establishment

militaire ? L'Iran dispose d'un complexe militaro-industriel, d'un complexe industriel de défense. Il est très puissant et fait partie de l'ensemble du système, pas seulement des Gardiens de la révolution islamique. Et les Gardiens de la révolution islamique eux-mêmes, comme je l'ai indiqué dans l'article, ne forment pas un bloc monolithique.

Ali Shamkhani est membre des Gardiens de la révolution, mais ses positions diffèrent de celles de Vahidi et de Mohsen Rezaï, qui a été ancien commandant, principal commandant et, de fait, commandant en chef des forces des Gardiens de la révolution. Donc, les différents groupes au sein du système militaire iranien, ou de son appareil militaire, ont des positions différentes. Ils ont aussi des méthodes, disons, ou des tactiques différentes pour atteindre l'objectif final qu'ils partagent tous : davantage de dissuasion, une dissuasion crédible pour l'Iran. À cause de cela, et de cette situation structurelle, je pense que l'Iran n'a pas vraiment le choix. L'Iran devra riposter ou intensifier les choses de manière proactive, plutôt que d'attendre que l'autre camp en fixe les conditions. Sinon, cela revient simplement à laisser aux États-Unis le soin de choisir le moment d'une nouvelle confrontation. Oui.

#Pascal

Oui, mais jusqu'à présent, enfin, ça ne s'est pas vraiment produit. Pour moi, cela reste assez cohérent avec la manière dont l'Iran agit depuis dix ans, voire des décennies. L'Iran n'a jamais été celui qui tirait le premier. C'était toujours lui qui ripostait. Et il ripostait toujours de façon proportionnée, en cherchant en fait à désamorcer l'escalade. Il suffit de se rappeler l'assassinat de Soleimani, en janvier deux mille vingt. L'Iran a riposté contre une base américaine — j'ai oublié où, je crois que c'était en Irak. Mais il a veillé à ne tuer personne. Il a fait en sorte de frapper quelque chose, mais que cela s'arrête là. Et ils en sont restés là. Et tout ce qui s'est passé depuis me rappelle cela. Oui, ils ont riposté de manière bien plus puissante, et oui, il y a eu des victimes. Mais au regard de ce que faisait l'autre camp, il me semble que l'Iran s'efforce, jusqu'à aujourd'hui, de ne pas aller trop loin.

#Arta Moeini

Oui, vous avez tout à fait raison. Mais permettez-moi d'ajouter ceci : le camp qui va prendre une place de plus en plus centrale dans les décisions iraniennes — et c'est déjà le cas —, celui qui va conduire, par consensus, le navire de l'État dans cette direction, c'est la faction Rezaei. Et, dans un sens, elle défendrait exactement la même idée : si nous sommes dans cette situation, si nous avons attiré toutes ces attaques, ces guerres et ces sanctions sévères, c'est parce que nous n'avons pas riposté militairement en deux mille vingt. Et même dès deux mille dix-huit. Nous avons parlé plus tôt, dans un autre épisode, de l'Ukraine et de la guerre en Ukraine, qui aurait commencé avec Maïdan en deux mille quatorze, voire avant. C'est un autre récit qu'il faut comprendre.

La cause profonde de tout cela, souvenez-vous, c'est que Donald Trump est arrivé au pouvoir pour son premier mandat et a immédiatement mis fin au JCPOA. Il a adopté une politique de pression

maximale pour étouffer l'Iran. C'était une guerre économique, et c'est ce que c'est encore aujourd'hui. La raison pour laquelle les sanctions américaines du Jour J ne seront pas très efficaces, c'est qu'elles ont déjà produit l'effet recherché, de deux mille dix-huit à aujourd'hui. Mais la question est la suivante : au fond, rien n'a vraiment changé. Sous Donald Trump, l'Amérique a été absolument hostile envers l'Iran. Et pourtant, l'Iran a encaissé, sans riposter. Puis il y a eu Soleimani : l'Iran a encaissé là aussi, et n'a riposté que de manière symbolique.

Et puis, il y a le sept octobre, les frappes avec Israël, les différentes opérations qui ont suivi, la guerre de douze jours, et maintenant cette guerre qui se poursuit depuis sept mois. Si l'on considère tout cela comme une seule guerre, la guerre de Donald Trump contre l'Iran, alors la position de Rezaei prend tout son sens. Ils disent que nous avons constamment reculé face aux États-Unis, et que cela nous a acculés. Nous ne pouvons plus nous le permettre. Nous ne pouvons plus repousser le problème. Nous devons relever ce défi de front. Et nous ne nous soucions pas des négociations. Nous ne nous soucions pas du cadre diplomatique, à moins que les États-Unis ne capitulent.

C'est littéralement comme les États-Unis et Israël à l'envers, dans ce cas, parce qu'ils diraient ne pas comprendre ce que cela représente pour l'Iran lui-même et pour la souveraineté iranienne. Alors, ils n'ont cessé de demander à l'Iran de capituler. Dans ce cas-ci, la faction Rezaei dit, vous savez : il faut simplement faire la guerre, faire la guerre aujourd'hui. Si une guerre doit arriver dans deux semaines, dans trois semaines ou dans trois mois, alors faisons-la aujourd'hui. Pendant que les gens sont dans la rue, vous savez, la base populaire de la République islamique — peut-être qu'elle représente quarante pour cent, trente pour cent, peu importe — est dans la rue depuis sept mois. Donc ils disent : servez-vous de ça. Ils vont essayer de créer des problèmes internes en Iran, comme ils l'ont fait en janvier. Ils vont essayer de... Voilà l'idée. Donc, la pression économique, c'est toujours une stratégie en deux temps. Le premier, c'est d'annoncer l'asphyxie économique.

La deuxième option, c'est d'essayer de provoquer une forme de chaos intérieur, ou de troubles civils internes. Et donc, tout le système iranien s'attend à quelque chose comme ça. La faction Rezaei dit donc, encore une fois : n'attendez pas qu'ils le fassent. Nous devons gérer un problème intérieur par un problème extérieur. Il faut reprendre l'offensive et porter la guerre aux États-Unis. Cela inclut, par exemple, des attaques en Europe. Des bases américaines en Bulgarie ont été évoquées, ou des opérations américaines au Royaume-Uni. La question n'est pas de savoir si cela arriverait. De leur point de vue, même si un seul missile passe, cela immobilise tous les vols en Europe, et tout le reste. Et cela montre vraiment le coût de la guerre. Mais l'autre argument, c'est : et si cela unissait le monde entier contre l'Iran ? Mais ce n'est ni une chose ni l'autre.

#Pascal

Non, mais c'est le genre de jeu malsain auquel joue l'autre camp, n'est-ce pas ? D'une certaine manière, c'est très similaire à ce qu'ils font avec la Russie en ce moment, non ? Vous essayez, par petites tranches, d'étendre la guerre jusque sur le territoire russe. Vous en êtes très fiers. Vous l'annoncez. Et ensuite, vous criez au loup quand l'autre camp fait réellement quoi que ce soit,

absolument quoi que ce soit, en représailles, n'est-ce pas ? Puis vous mobilisez toute la puissance de la machine de propagande. Vous essayez de mettre tout le poids du système américain élargi au service de pressions sur la Chine, l'Inde, et ainsi de suite, pour les faire rentrer dans le rang. Et c'est évidemment ce qui, il y a vingt ans, à l'époque unipolaire, fonctionnait encore, n'est-ce pas ?

Tout le monde, même ceux qui n'avaient pas suivi sur la question des armes de destruction massive en Irak, ont quand même laissé faire. Je veux dire, il n'y a pas eu d'opposition mondiale à ça. Cette approche échoue en ce moment, mais c'est toujours celle qui est suivie. Et l'Iran comme la Russie restent pris dans une sorte de dilemme insoluble : ne rien faire, c'est être vaincus à long terme ou à moyen terme ; faire quelque chose, c'est peut-être unir les autres contre eux et être vaincus immédiatement. Voyez-vous des signes que l'Iran progresse actuellement auprès de ses partenaires des BRICS, ou de ceux de l'Organisation de coopération de Shanghai ? Parce qu'il y a aussi l'Organisation de coopération de Shanghai. Quels sont les signes de ce côté-là ?

#Arta Moeini

Donc, une fois encore, l'Iran est stratégiquement seul. Cela a toujours été le cas. Et il y a un excellent livre de... Je viens d'avoir un trou de mémoire sur le livre, mais... Une seconde.

#Pascal

En route vers Téhéran ?

#Arta Moeini

Non, je parlais de... Une seconde. Euh... Décrivez-le, simplement. Oui, enfin bref, c'est de Vali Nasr. Il parle de cette forme de solitude stratégique de l'Iran. Et vous savez, c'est quelque chose dont nous devons vraiment avoir conscience. La Chine, la Russie, aucun pays ne viendra faire la guerre au nom de l'Iran. Oui. Cela dit, l'Iran met aussi en place tous ces dispositifs pour soutenir son effort de guerre. Et l'effort de guerre iranien n'aurait pas été tenable sans l'aide de la Chine. Donc d'autres pays l'aident. Ils ne veulent simplement pas faire la guerre de l'Iran. Or, la position néoconservatrice consiste, en pratique, à essayer de... enfin, le meilleur scénario, ce serait en fait de réunir les deux fronts, l'Iran et la Russie, en un seul.

Je pense que c'était l'aphrodisiaque ultime de Lindsey Graham. Et, vous savez, ça ne s'est pas produit. Mais, encore une fois, certaines personnes défendent cette idée depuis longtemps, et elles essaient de rapprocher les deux fronts. Là encore, je ne pense pas que l'Iran ait intérêt à ne pas traiter cette question de front. Et je pense que l'Amérique, au bout du compte, compte tenu des problèmes fondamentaux auxquels nous sommes confrontés ici, ne peut tout simplement pas se permettre de laisser cette guerre se prolonger davantage. La stratégie iranienne a, de fait, montré la démocratisation de la guerre : des puissances moyennes, des pays de niveau intermédiaire et capables sur le plan industriel, peuvent mener un effort de guerre.

La réussite de l'Iran tient à une réflexion institutionnelle et structurelle, mais aussi à sa géographie et à son relief, qui lui permettent une défense passive. Elle tient également à sa capacité industrielle à produire ces équipements à grande échelle. C'est donc quelque chose à prendre en compte, à garder à l'esprit. Et vous savez, le livre que je mentionnais, de Vali Nasr, s'intitule « La grande stratégie de l'Iran : une histoire politique ». Il montre que — et il pourrait d'ailleurs être un bon invité pour vous — l'Iran a adopté une posture différente au fil des années. Mais, comme vous le souligniez, cette posture présente aussi beaucoup de continuité.

Donc, en ce moment, ce qu'on observe, c'est de savoir si, à la lumière de nouvelles informations et du fait que l'Iran a réussi à se défendre et à résister, le camp qui privilégie davantage la sécurité et l'option militaire peut parvenir à modifier certains éléments de cette posture. L'objectif serait, en pratique, de pousser l'Iran à agir de manière plus imprévisible et à laisser les choses suivre leur cours : soit la guerre, soit la paix, mais pas les deux. Donc, de mon point de vue, cette guerre n'est certainement pas terminée. Et l'Iran continuera à faire monter la tension. C'est ce qu'ils cherchent à obtenir.

#Pascal

Oui. Vous voyez, ce qui est intéressant, bien sûr, dans ce que vous venez de dire — et c'est aussi mon interprétation —, c'est que, si nous avons raison, alors ce n'est pas la décision d'un seul homme. Ce n'est pas Nostradamus qui décide si cela va changer ou non. C'est l'État dans son ensemble. C'est l'Iran en tant qu'État qui décide alors, qui agit d'une manière, dans une direction ou dans une autre. Donc, d'une certaine façon, cela échappe en quelque sorte aux individus eux-mêmes. Cela dépend davantage de l'évolution de la guerre elle-même. Mais pour les deux ou trois toutes dernières minutes, Arta, vous êtes aussi l'auteur d'un autre travail, d'une autre initiative, que vous appelez ici « Reclaiming America First ». Et peut-être, pour conclure, pouvez-vous nous dire un peu de quoi il s'agit ? Et aussi où les gens peuvent trouver vos écrits, où ils peuvent consulter ce projet, et ce sur quoi vous travaillez sur le front américain ?

#Arta Moeini

Oui, merci, Pascal. Et si vous faites défiler vers le bas, vous verrez que nous avons lancé cette nouvelle initiative pour discuter, en fait, de la nature même de cette guerre et de ses effets en cascade. Nous pensons que la guerre contre l'Iran est un moment aussi important que mille neuf cent quatre-vingt-neuf. C'est ce que j'entends par un tournant structurel, ou un point d'inflexion : une nouvelle ère qui s'impose à tout le monde à cause de cette guerre. D'une certaine manière, Donald Trump a accéléré les choses. C'est un accélérationniste. Il a accéléré toutes les tendances. Et l'une de ces tendances, c'était cet ordre post-unipolaire, dont vous et moi avons déjà parlé en détail. Mais la guerre contre l'Iran le met vraiment en évidence. Elle le rend visible, elle fait vivre aux gens ses symptômes morbides, ainsi que ce qui vient ensuite.

Notre initiative consiste donc à réfléchir à ce que « l'Amérique d'abord » était réellement censée être, et à la manière dont Donald Trump et son administration ont évolué. Ils ne représentent peut-être pas au mieux ses intérêts et utilisent même ce terme comme un paravent. Mais mon argument, c'est que l'administration Trump affirme s'opposer à l'internationalisme libéral. En réalité, elle l'a remplacé par un mondialisme « red pill », une nouvelle forme de mondialisme liée à l'unilatéralisme et à un internationalisme militarisé. L'Amérique va partout et bombarde les pays sans retenue. Et elle en tire une grande fierté. C'est cela qu'elle considère comme du nationalisme américain, comme de l'exceptionnalisme américain : l'idée que l'Amérique ne peut rien faire de mal.

Et pourtant, il existe une véritable tradition américaine qui remonte à la fondation du pays, à George Washington : une posture réaliste, une politique étrangère de bon sens, qui correspond à ce qu'a été America First. Ce n'est lié à aucune personnalité. Ce n'est pas lié à Donald Trump. Ce n'est lié à aucun parti politique. Cette initiative est non partisane, parce qu'il s'agit avant tout de réfléchir à ce que America First était réellement censé représenter, historiquement. Et nous pensons vraiment qu'America First, comme posture de politique étrangère, comme posture réaliste, est immensément bénéfique au peuple américain, à la réflexion américaine, à la politique américaine, et à tous ceux qui, aux États-Unis, décideront de reprendre le véritable flambeau d'America First.

Mais, vous savez, il s'agit de regarder la guerre contre l'Iran sous cet angle, puis de voir comment cette guerre affecte la géopolitique du Moyen-Orient. On assiste à l'émergence d'un Moyen-Orient post-américain, à l'émergence de ce que j'appelle le « ME cinq » : l'Iran, l'Arabie saoudite, la Turquie, l'Égypte et le Pakistan. Tout cela a, de fait, détruit les accords d'Abraham, qui étaient une approche menée par les États-Unis et Israël en vue d'un nouvel équilibre régional, auquel Israël pouvait choisir de se joindre ou non. Mais un « ME cinq plus un », ou même sans le plus un, c'est un nouveau type d'équilibre régional. Et puis, il y a les contraintes structurelles de la guerre, n'est-ce pas ? Le fait que nous n'avons plus de munitions. Le fait que nous n'avons pas réussi à imposer notre volonté à l'Iran. Le fait que les bases américaines ne seront probablement pas reconstruites.

L'Iran ne laissera pas faire ça, par exemple. Ce n'est pas la décision d'une seule personne. C'est la décision du système politique iranien. Et le Pentagone lui-même y réfléchit. En réalité, il n'est pas enthousiaste à l'idée de devoir tout reconstruire. Tout cela signifie donc qu'un nouvel ordre est en train d'émerger au Moyen-Orient. Il pourrait peut-être permettre à l'Amérique de lâcher enfin le Moyen-Orient, comme le disait l'article de Foreign Affairs. Ou alors, il faut aussi abandonner la doctrine Carter. La doctrine Carter a fait énormément de mal aux États-Unis, à leurs intérêts nationaux et à leur population. C'est la première composante de cet ordre néolibéral financiarisé que nous avons vu se mettre en place, comme un tout.

Et donc, le démantèlement de la doctrine Carter, c'est une évolution formidable pour le monde, et plus particulièrement pour l'Amérique. Parce que cela nous permet de prendre du recul et de nous recentrer sur les priorités de l'intérêt national américain, plus près de chez nous. Cela inclut, vous savez, la réindustrialisation, la crise du coût de la vie, ou encore les soins de santé. Mais enfin, faire

passer son peuple en premier ne devrait pas être une idée controversée. Nous avons voulu faire cela parce que nous ne voulons pas que ce soit entaché par les efforts de cette administration. Il y avait quelque chose autour de « L'Amérique d'abord », mais dès que je vous l'ai mentionné, vous avez réagi : « Oh, est-ce que ça va, vous savez, défendre l'administration ? » Non. Nous ne cherchons à défendre personne. Nous voulons dire que « L'Amérique d'abord » était un véritable mouvement, une véritable ligne politique.

Et ce projet a réuni un groupe de personnalités et de penseurs éminents, pour la plupart réalistes. Ils contribueront à un ouvrage que je dirige moi-même avec mes collègues d'Antonytra. Cet ouvrage présentera concrètement ce que devrait être une grande stratégie américaine fondée sur le principe « America First », en tenant compte des changements au Moyen-Orient, mais aussi de leurs conséquences sur la relation entre les États-Unis et Israël à l'avenir. Il existe différentes manières d'envisager cette relation. Mais nous savons qu'elle a connu à la fois son apogée, lorsque Netanyahou a obtenu ce qu'il voulait en nous entraînant dans une guerre, et son point le plus bas aujourd'hui. Entre soixante-dix et quatre-vingts pour cent des Américains ne veulent désormais plus rien avoir à faire avec Israël. Et une politique étrangère « America First » ne signifie pas passer d'une position pro-israélienne à une position pro-palestinienne.

Je dirais ça aussi. Mais ça signifie, vous savez, se concentrer sur l'Amérique et laisser de côté ces conflits dont nous sommes responsables, surtout au Moyen-Orient. Et permettre aux puissances régionales de créer leur propre concert des puissances. D'ailleurs, c'est quelque chose que Nixon défendait très activement avant d'être mis en accusation, puis de finir par démissionner. Cette idée d'un concert de l'Asie occidentale, d'un concert du Moyen-Orient, inspiré de l'ancien concert européen. En quelque sorte, un Moyen-Orient multipolaire. Nixon envisageait cela comme un moyen de repousser l'expansionnisme soviétique sans investissements américains, en laissant la région se défendre elle-même, ou simplement gérer ses propres affaires et compter sur ses propres puissances moyennes.

#Pascal

Contentons-nous de ne pas nous mêler de ces affaires. N'essayons pas de soutenir une faction contre une autre. Profitons simplement de la paix en Amérique, parce qu'on a du poisson à l'est, du poisson à l'ouest, le Canada au nord et le Mexique au sud. Franchement, difficile de faire mieux que ça. Et pourtant...

#Arta Moeini

Le pouvoir d'arrêt de l'eau et l'exception géographique. La puissance de l'Amérique est géographique.

#Pascal

Arta, les gens qui veulent vous trouver doivent avant tout se rendre sur votre site internet : [peacediplomacy point org](https://peacediplomacy.org). Ils pourront ensuite y découvrir vos différentes initiatives, notamment « Reclaiming America First ». Y a-t-il un autre endroit où l'on peut vous trouver ?

#Arta Moeini

Oui, vous pouvez aussi me retrouver sur X, sous le nom d'Arta Moini, où je publie parfois des réactions et des commentaires. Et puis, vous savez, j'écris à différents endroits. J'espère donc revenir dans votre émission quand j'aurai quelque chose à présenter, pour que les gens puissent aller le consulter. J'encourage vos lecteurs à lire l'article intitulé « Bienvenue dans la forteresse Iran », sur UnHerd, s'ils le souhaitent. Je ne suis pas heureux de dire qu'il avait prédit une nouvelle escalade. Et nous traversons maintenant une nouvelle aggravation de la crise. Cela ne va pas s'arrêter de sitôt, si j'ai malheureusement raison.

#Pascal

Que tout le monde aille chercher Arta Moini. Tapez son nom sur Google, retrouvez-le sur X, abonnez-vous à lui, allez sur peacediplomacy.org. Et nous vous recevrons bientôt de nouveau, Arta Moini. Merci beaucoup.

#Arta Moeini

Merci, Pascal.